

JEAN DUVIGNAUD

CHEBIKA

étude sociologique

nrf

GALLIMARD

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays***

© Éditions Gallimard, 1968.

Documents



Si Tijani. (Photo C. G. Bjurström.)



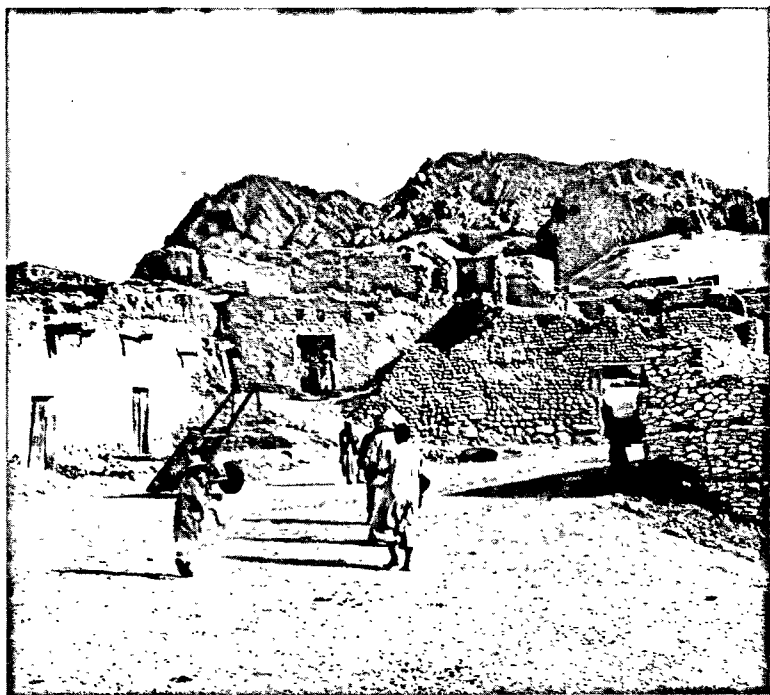
Le vieil Ali. (Photo
Christine Duvignaud.)



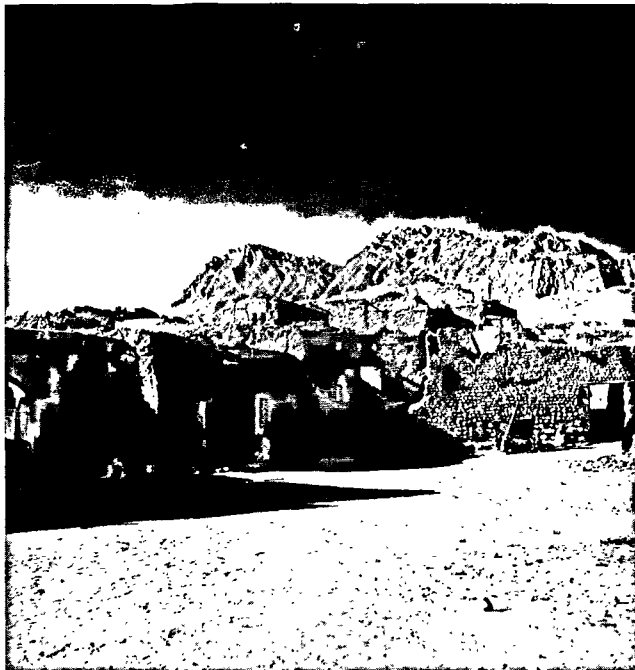
Naoua.
(Photo C. Ayraud.)



La manifestation.
(Photo
Christine Duvignaud.)



Chebika. A droite le « gaddous » sous le porche,
à gauche l'épicerie. (Photo C. G. Bjurström.)



Chebika.
(Photo Christine
Duvignaud.)



La fille malade des
fièvres et sa mère.
(Photo Christine
Duvignaud.)

*A Si Tijani Jegell
qui m'a emmené à Chebika,
aux gens de Chebika,
qui ont écrit ce livre.*

Ce travail n'aurait pu être mené à bien sans l'aide précieuse de mes étudiants de la Faculté des Lettres de Tunis (1960-1966) — M^lles Fenice, Belkhodja, Heinkélé, Charrad, M^{me} Akrouf, MM. Boucrâa, Hamzaoui, Hamouda, Akrouf, Karaoui, Khabchech...

M. Roussopoulos, Christine, la jeune Française que les gens du village continue d'appeler « Christ » pour l'avoir adoptée, et surtout M. Khilil Zamitti, mon irremplaçable collaborateur, m'ont apporté un appui de tous les instants.

M. Messadi, secrétaire d'État à l'Éducation nationale, et M. Abdeslem, pro-recteur de la Faculté des Lettres de Tunis, ont permis la réalisation matérielle de cette enquête de six ans.

Jacques Berque a été mon vigilant initiateur à la sociologie islamique...

INTRODUCTION

Ce livre tente de reconstituer l'existence collective et individuelle d'un village du Sud tunisien. L'enquête a été commencée en 1960 pour le Centre d'études de sciences sociales de Tunis et continuée pour la Faculté des Lettres.

Il s'agissait tout d'abord de former à l'enquête sur le terrain des étudiants de sociologie jusque-là plus soucieux de verbalisme et d'idéologie que d'analyse concrète, radicalement urbanisés et occidentalisés au point de trouver leur centre de gravité davantage à Paris ou en Occident que dans leur propre pays. En fait, on prétendait ramener ces jeunes gens au sentiment de leur responsabilité vis-à-vis d'une société dont la transformation réelle dépend d'eux et non d'une administration, d'ailleurs trop souvent, dans le Sud, autoritaire. De 1960 à 1965 (et même 1966 où nous sommes revenus à Chebika pour la dernière fois), deux et même trois générations successives d'étudiants se sont installées avec nous dans le village.

Que ces jeunes gens aient été modifiés par la réalité qu'ils découvraient est aussi frappant que l'inverse, le fait que Chebika a été transformé par nos questions et notre recherche. Une prise de conscience mutuelle aux implications réciproques s'est peu à peu constituée — favorisée par l'identité de la langue (le même arabe dialectal est parlé du nord au sud de la Tunisie), de la civilisation musulmane incluant la religion comme l'une de ses composantes, par le langage politique commun transmis par la radio, celui du « développement » systématique organisé par le pouvoir central. Cette prise de conscience fait partie de l'enquête dans la mesure où elle est devenue, d'objet d'analyses, sujet d'une action possible.

Dès les premiers contacts, il s'est avéré que les démarches statistiques étaient non seulement insuffisantes mais aussi trompeuses. L'idée d'un sondage appuyé sur des échantillonnages (et dans une certaine mesure, l'exiguïté du village aurait pu constituer un tel échantillon) ne pouvait conduire qu'à des contresens ou des erreurs. Au demeurant, si nous avons considéré Chebika comme une « population statistique » homogène, nous serions tombés dans le piège que nous tendait l'actuelle dégradation du village : l'apparente homogénéité n'était que la marque de l'état de déréliction (ce terme religieux n'est pas trop fort) où se trouvait alors un Sud abandonné à lui-même et « oublié » par le pouvoir central peu soucieux d'entreprendre des changements onéreux dans une région aussi pauvre.

De toute manière, la région de l'expérience collective qui se trouve réductible à l'analyse statistique ou assimilable à un milieu homogène est infiniment plus étroite que ne l'avaient pensé P. F. Lazarsfeld ou K. Lewin lorsqu'ils cherchèrent à entreprendre des expérimentations scientifiques comparables à celles des physiciens ou des chimistes. D'ailleurs, de telles analyses, valables dans certains cadres et certaines sociétés industrielles, comment les utiliser pour examiner les mutations et les ruptures ? En fait, c'est la surface la plus extérieure de la vie sociale que réglementent statistiquement ces types d'analyses.

Il eût été aussi suspect de se contenter d'une analyse structurale, toujours possible. Parce que ces structures eussent immobilisé des phénomènes dont nous observions par ailleurs la transformation plus ou moins rapide au cours des années 60-66.

Certes, l'idée est très forte que derrière les classifications traditionnelles, les réglementations et les formes d'échanges se cache une logique, une « philosophie naturelle » dont les individus ne prennent pas une conscience intellectuelle. Mais justement nous trouvons Chebika dans un état de dégradation où les réglementations n'étaient pour ainsi dire admises que verbalement et comme un espèce de jeu auquel personne ne croyait plus. C'est l'ensemble de la « logique inconsciente collective » que les changements sociaux et politiques survenus dans le Maghreb depuis une

ou deux décades (surtout depuis l'invention de la radio à transistor) mettait en cause. Que le comportement apparemment irrationnel et confus des gens de Chebika correspondît aux règles d'une logique cachée sous l'apparence, voilà qui ne cadrerait pas avec la réalité d'un jeu que personne ne jouait plus. Et, pour faire vite, pour fuir les inquiétantes questions, l'homme ou la femme de Chebika se réfugiaient dans les grandes phrases toutes faites du Coran.

Nous avons procédé autrement. C'est dire que nous avons cherché d'abord à obtenir le plus grand nombre de renseignements sur tous les aspects de la vie quotidienne, et cela en répétant les observations durant quatre années, en notant minutieusement tout ce qui pouvait être constaté ou repérable sur d'innombrables fiches et carnets. La somme de ces multiples indications a nourri la reconstruction que nous avons esquissée. Elle a été corrigée dans la mesure où les enquêteurs, au cours de nombreuses discussions, ont analysé et critiqué eux-mêmes les observations qu'ils avaient faites, ne fût-ce que pour éliminer des traces d'interprétation personnelles.

Mais cette observation continue a entraîné dans le village un changement notable : les objets dédaignés, les actes dévalorisés, les croyances effacées ont repris une sorte de vitalité du fait même qu'elles s'accumulaient dans l'observation notée des enquêteurs et que l'enquêteur constatait qu'il s'agissait là d'indices réels pour la mesure plus ou moins exacte qu'il prenait de lui-même. Cette revalorisation de l'équipement technique et mental de la vie quotidienne n'a pas entraîné, comme cela se produit dans certains cas, une cristallisation des données traditionnelles. Au contraire : le changement est si activement perçu à Chebika que le décor de l'espace accoutumé s'est trouvé éloigné et comme « distancé » par la conscience du changement vécu par les hommes du village. C'est l'homme de Chebika qui conquiert, à travers cette enquête répétée, sa propre objectivité.

Mais surtout, ce à quoi mon équipe et moi nous sommes attachés, c'est à entreprendre d'année en année, des entretiens non dirigés, abandonnant les gens de Chebika à la liberté de leur « par-

lerie », de leurs démarches mentales souvent hésitantes, les laissant finalement trouver seuls le langage qui fût un chemin pour venir vers nous. Et, dans le même temps, comme cela est surtout clair pour mon collaborateur Salah, fils de Bédouin de la steppe, l'enquêteur venu de la ville doit, lui aussi, trouver difficilement le langage pour parvenir jusqu'à l'homme de Chebika ¹.

Ces questionnaires, ces « interviews », étaient bien entendu élaborés en partie à l'avance ; mais, très vite, nous avons découvert qu'il convenait de fixer seulement les larges perspectives de ce qu'il fallait demander, puisque la direction de l'entretien appartenait de plus en plus aux gens que nous allions voir. Dès la seconde année de notre travail, cette initiative s'accrut et prit une importance telle que nous comprîmes que les gens de Chebika retrouvaient un langage — leur langage — à travers nos questionnaires.

Il est vraisemblable qu'au niveau de la microsociologie (et notre étude s'apparente à la microsociologie), le type d'étude, dite « étude de cas », « cases studies » (dont Znaniecki et Thomas ont donné un exemple classique dans leur *Polish Peasant in Europe and America* en 1927, que Gottschalk, Kluckhohn et Angell ont systématisée dans *The Use of Personal Documents in History, Anthropology and Sociology* en 1945) est d'une exceptionnelle fécondité. Étude d'autobiographies aussi complètes que possibles, examens directs de propos, restitution de discours et de rêves parlés, tout cela donne la mesure du document personnel et de la valeur des informations ainsi obtenues. Récemment, des textes comme *Sun Chief*, cette biographie de l'Indien Hopi Don Talayesva, recueillie par Léo-W. Simmons, *Un village de la Chine populaire* de Jan Myrdal et surtout *La vie d'un village mexicain*, les *Enfants de Sanchez* et *Pedro Martinez* d'Oscar Lewis montrent à quelle richesse et quel intérêt universel peuvent atteindre de telles études quand elles sont conduites avec talent.

1. Les jeunes filles de notre groupe ont trouvé plus vite avec les femmes du village le langage commun que les hommes et nos garçons mirent deux ans à *inventer*. Sans doute parce que l'univers féminin, séparé de celui des hommes, établit une relation directe avec une *nature* que les hommes dépossédés de leur terre ont du mal à retrouver...

JEAN DUVIGNAUD

Chebika

Chebika est une oasis de montagne dans le Sud de la Tunisie, face au Sahara. Nous y avons travaillé, mon équipe et moi, durant cinq ans...

Je cherchais un lieu propre à percevoir microscopiquement la réalité vivante du changement social - afin de comprendre les mutations du « tiers monde » autant que les variations qui ont façonné le passé de notre civilisation. Pendant quelque temps nous avons été dans le village, « comme un poisson dans l'eau ».

Ce livre n'est pas seulement de sociologie. Même si l'analyse détecte des structures elle ne cherche pas à les fixer, mais à saisir l'impact de l'histoire sur les formes de vie traditionnelle. Les gens de Chebika n'avaient jamais été regardés : ils ont peu à peu théâtralisé leur existence - jusqu'à la contestation et la révolte.

Il s'agit aussi d'une aventure : les observateurs sont, eux aussi, profondément modifiés par ceux qu'ils observent. Au-delà de l'enquête, nous avons tenté une « reconstruction utopique » de l'expérience vécue collectivement et individuellement, une « interpolation sur le réel », comme disent les mathématiciens.

A travers l'analyse anthropologique, la littérature cherche à recréer un réel qui, dans l'écriture, prend une forme.

nrf